Document generated on 07/16/2025 7:35 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Dorure
Les nuances de l'or

Denis Martin and Claude Payer

Number 27, Spring 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18404ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Martin, D. & Payer, C. (1985). Dorure : les nuances de l'or. *Continuité*, (27), 40–42.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dorure

LES NUANCES DE L'OR

Dix-huit mille boules d'ouate, vingt-cinq litres de solvants et plus de neuf cents heures de travail ont été nécessaires, au cours de l'automne 1984, à la restauration du maître-autel et du dais couronnant le trône épiscopal à la Basilique Notre-Dame de Québec.

Vieux d'une soixantaine d'années, l'autel de la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec, une construction en bois haute de 4,6 mètres, avait été rafraîchi à quelques occasions, notamment dans les années cinquante. Ses surfaces d'or poli, d'or sur mordant et de bronzine avaient alors été recouvertes, soit de vernis, soit d'une deuxième bronzine qui avaient mal vieilli. Devenu très sombre et terne, l'autel tranchait depuis la réfection de son baldaquin, récemment «redoré» à l'or hollandais[1].

Après examen, il est apparu que les surfaces originales étaient en très bon état et méritaient d'être dégagées de leurs surpeints. Heureusement des solvants peu toxiques, principalement une variété d'alcools, permettaient de dissoudre les surpeints sans affecter les finis originaux. Le dégagement même a cependant exigé un travail méticuleux et progressif (à l'aide de bâtonnets ouatés) de même que de nombreux tests tout au long du travail.

LA RECONSTITUTION D'UN ENSEMBLE

À peu de choses près, le maître-autel de l'actuelle basilique de Québec, ainsi que les éléments de la décoration intérieure de l'église, se veulent des répliques de l'oeuvre réalisée par François Baillairgé, puis par son fils Thomas, entre 1787 et 1828. On sait que la basilique fut détruite par un incendie dans la nuit du 22 décembre 1922. Dès 1923, les fabriciants décidaient de la reconstruction de l'église «d'après les anciens plans». Les travaux furent achevés en 1926, quelque temps après l'inauguration officielle de la nouvelle basilique, le 4 octobre 1925.

Le sculpteur André Vermare, de Paris, réalisa la plus grande partie de la décoration sculptée: baldaquin du maître-autel, dais du trône épiscopal, couronnement du banc d'oeuvre et huit statues dorées. La construction du maître-autel et des autels des chapelles Sainte-Anne et Sainte-Famille fut confiée à la maison Joseph Villeneuve de Saint-Romuald.

Le maître-autel, d'une composition architecturale soignée, est remarquable par la diversité des matériaux employés et la variété des surfaces réfléchissantes. Bien qu'il s'agisse d'une copie ou d'un essai de reconstitution de l'autel détruit par l'incendie, il possède des qualités esthétiques indéniables, remises en valeur par le récent nettoyage.

De plus, le dais du trône épis-

Réplique de l'oeuvre réalisée par François Baillargé, le maître-autel de la Basilique Notre-Dame de Québec a connu récemment une restauration respectueuse de ses formes et de ses matériaux. (photo: R. Rosello)

Le dais du trône épiscopal après traitement. (photo: R. Rosello)

copal, une sculpture très élaborée taillée dans du bois de chêne, joue sur les nuances de l'or sur bolus — ou or bruni — dont certaines parties sont polies et d'autres mates. Rafraîchi dans les années cinquante au moyen d'une couche de gomme-laque, qui s'était à la longue assombrie, le dais avait perdu tout son brillant. Le retrait de cette gomme-laque à l'aide de solvants organiques lui a redonné son éclat originel. Par ailleurs, l'ensemble avait grandement souffert des variations d'humidité, aussi a-t-il fallu fixer, avec un adhésif réversible, d'innombrables soulèvements de la préparation[2].

LE RESPECT DE L'OEUVRE

Traditionnellement, on requiert les services d'un doreur pour faire briller à nouveau les ors «ternis»; en réalité, l'or ne ternit pas, il s'use, s'encrasse ou disparaît, comme c'est trop souvent le cas, sous des surpeints. La fabrique Notre-Dame de Québec a résisté à la tentation de faire ainsi redorer ces éléments de décor que sont le maître-autel et le dais du trône épiscopal. Une redorure complète, avec de l'or sur mordant[3], aurait coûté plus cher que le dégagement et aurait fait disparaître tout le jeu de contrastes entre les différents ors et la bronzine, en plus d'empâter les formes.

À titre d'exemple, l'autel de la Sainte-Famille de la même basilique, dont le tabernacle fut sculpté par Thomas Baillairgé, présente des surpeints successifs et un empâtement tel qu'on peut difficilement en apprécier l'élégance aujourd'hui. Il y aurait lieu d'y effectuer un dégagement pour remettre en valeur la dorure originale, oeuvre des Augustines de l'Hôpital-Général en 1827-28 (voir encadré *p 42)*.

Au Québec, les dorures de la plupart des statues et décors religieux anciens ont été refaites à l'or, au cuivre ou, plus sommairement, à la peinture. Les décors sculptés de nos églises nécessitent en effet d'importants travaux de réfection périodiques. La préservation et la survie de ces oeuvres sont sans cesse menacées par de nombreux facteurs, dont certains sont incontrôlables: poussière, fumée des lampions, infiltrations d'eau, variations d'humidité, insectes, etc.

Cependant, il faut bien se garder de s'engager dans des opérations de restauration improvisées, ou de mise en valeur hâtives. Le repeint ou la redorure de telles surfaces est très souvent inutile et d'un effet malheureux; mais pire encore, un dégagement mal exécuté peut être aussi désastreux qu'un décapage pur et simple. Un examen méticuleux par un restaurateur reconnu permet, d'une part, d'établir la pertinence d'une intervention souvent complexe et d'en prévoir, d'autre part, le déroulement et les coûts. Il existe donc des solutions de rechange à la réfection arbitraire des décors intérieurs et du mobilier de nos églises.

L'expérience de Notre-Dame de Québec servira, nous l'espérons, de précédent à une nouvelle perception de la restauration des intérieurs d'églises. Cette approche vise au respect des formes et des finis significatifs et refuse la trop facile «décoration» selon le goût et les techniques du jour. ■

1) L'or hollandais, ou *Dutch*, est une feuille mince de cuivre contenant à peine 2% d'or. Il doit être verni pour garder son éclat. On l'applique sur mordant et il ne peut être poli.

2) La feuille d'or ne repose pas directement sur le bois mais sur une couche de «blanc», mélange de colle et de craie — ou de kaolin — appelé aussi préparation ou apprêt.

3) Or sur mordant: feuille d'or appliquée sur un adhésif à base d'huile de lin et de résine naturelle; il ne peut pas être poli mais coûte beaucoup moins cher que l'or sur bolus — ou or bruni — qui, lui, adhère à la surface grâce à de la colle animale ou du jaune d'oeuf.

Denis Martin et Claude Payer

Respectivement finissant au doctorat en histoire de l'art à l'Université Laval et restaurateur de sculptures. Ce dernier a dirigé la restauration dont traite cet article.

POUR 2000 FEUILLES D'OR

En fait, l'incendie de décembre 1922 n'a pas détruit intégralement le décor ancien de la basilique. Il en subsiste encore un témoin important: le tabernacle de la chapelle Sainte-Famille, sculpté par Thomas Baillairgé entre 1825 et 1827 et installé le 13 mars 1828. Cette oeuvre ne fut sauvée des flammes que parce qu'elle avait été remisée de façon temporaire dans la sacristie pour permettre l'installation de la traditionnelle crèche de Noël.

Ce tabernacle, avec son couronnement finement ouvragé et le Bon Pasteur ornant la monstrance, demeure un bel exemple de sculpture religieuse québécoise. L'unité du décor est cependant rompue par une troisième prédelle, d'un style différent, ajouté au cours du XIXe siècle pour surhausser l'ensemble. Cette oeuvre de Baillairgé fit sans doute école car on en retrouve des copies plus ou moins fidèles, notamment à l'église de Charlesbourg et à celle de Grondines[1]. À la basilique de Québec, l'autel de la Sainte-Famille servit même de maître-autel provisoire pendant la restauration de l'édifice, ainsi qu'il apparaît sur une photographie prise lors des funérailles du cardinal Louis-Nazaire Bégin, décédé le 18 juillet 1925.

Parallèlement à l'exécution des autels de la Sainte-Famille et de Sainte-Anne (ce dernier, détruit en 1922), tous deux dorés par les Augustines de l'Hôpital-Général, Thomas Baillairgé fut le maître-d'oeuvre des premiers grands travaux de «rafraîchissement» de la dorure du décor intérieur de l'ancienne église Notre-Dame de Québec. En 1826, la fabrique résolut de faire dorer les retables de la nef et des chapelles latérales et, à partir d'un devis soumis par Baillairgé, fit venir d'Angleterre 3500 livrets de feuilles d'or, dont près de 2000 furent employés pour ces ouvrages. ■

Funérailles du cardinal Louis-Nazaire Bégin dans la Basilique en 1925. On utilisa alors comme maître-autel un témoin important de l'incendie de 1927: l'autel de la Sainte-Famille. (photo: ANQ)

1) Nous tenons à remercier ici le professeur John R. Porter, de l'Université Laval, pour les informations qu'il nous a communiquées concernant l'autel de la Sainte-Famille.

D.M. et C.P.

Archives:
LA MÉMOIRE DES SIÈCLES

Parchemins, reçus ou *micro-chips*, tout est archives. Mais comment s'y retrouver?

Archives: ce mot évoque, pour la plupart, de vieux manuscrits jaunis et poussiéreux. Et pourtant . . . Depuis l'adoption de la Loi sur les archives (Loi 3) en décembre 1983, elles sont définies comme: *«l'ensemble des documents, quelle que soit la date ou leur nature, produits ou reçus par une personne ou un organisme pour ses besoins ou l'exercice de ses activités et conservés pour leur valeur d'information générale»*.

Ainsi des piles de dossiers sur votre bureau jusqu'aux disquettes sur lesquelles l'information est emmagasinée, tout cela porte le nom d'archives et possède une valeur qui se transforme avec le temps. Faut-il pour cela tout conserver? Au contraire, selon M. Carol Couture, directeur du service des archives de l'Université de Montréal, il n'y a que 5 à 10% des documents produits qui acquièrent une valeur scientifique.

LES ARCHIVES DÉPOUSSIÉRÉES

Ce jugement s'appuie sur la théorie dite des «trois âges»[1] qui répartit les documents produits selon leur fréquence d'utilisation: les documents «actifs», «semi-actifs» et «inactifs». À